



On s’apercevra vite que la nuit à la belle étoile est néfaste. La voûte céleste rend insomniaque: trop de beauté, trop de grandeur pour songer à dormir.

Sylvain Tesson, 2005

Beaucoup de textes éclairants ont été écrits sur le travail de Laurent Lacotte. Sur l’intérêt qu’il porte aux choses et aux personnes fragiles notamment, sur sa volonté de révéler au travers de ses gestes et de ses réalisations un certain « envers du décor » de nos sociétés contemporaines. Depuis plus de dix ans, Laurent produit une œuvre affranchie de contraintes dogmatiques, une œuvre évolutive où le hasard et l’aléatoire (aujourd’hui denrées rares et précieuses) sont importants. Elle s’inscrit tant dans l’espace public que dans les lieux de monstration plus institutionnels. Des formes souvent légères et poétiques mais qui n’en sont pas moins percutantes. Guillaume Lasserre écrit dans le dossier de presse accompagnant la dernière exposition personnelle de l’artiste à Marseille (« Dérives », Urban Gallery, printemps 2021, dans le cadre du « Printemps de l’Art Contemporain ») que « (…) si ses interventions perdurent, c’est parce que les images convoquent, non sans-humour mais sans se dérober, la part sombre de l’humanité, les tumultes du monde. (…) ».

« Dormir à la belle étoile sur un lit de galets » œuvre éponyme de cette nouvelle exposition personnelle de Laurent Lacotte, pour qui le retour à Paris dans un solo show se faisait attendre, donne tout de suite le ton. La phrase monumentale qui saute aux yeux du public à l’entrée de l’exposition a ce quelque chose de doucereux, ce caractère doux-amer que l’on retrouve dans beaucoup de productions de l’artiste. Les galets en question ne sont pas ceux que les caresses de l’eau ont déposés dans le lit de la rivière. Nous parlerons plutôt ici des pierres agencées par la main humaine en certaines occasions. Laurent Lacotte a débuté ses recherches sur les mobiliers d’empêchement et particulièrement les mobiliers anti-sdf il y a plus de quatre ans. La première de ses sculptures inspirée de ces formes qui jalonnent discrètement nos urbanités a été montrée à la Villa Arson en 2017 à l’occasion de l’exposition « Go Canny - poétique du sabotage » curatée par Nathalie Desmet, Eric Mangion et Marion Zilio.

Aujourd’hui, les pierres coulées dans le béton ne s’appuient plus sur des assises préexistantes comme c’était le cas auparavant mais sur des formes nouvelles et réagençables imaginées par l’artiste.

Quatre modules viennent ponctuer la salle d’exposition et convoquent une réalité rugueuse entre les murs de DOC. Ils apportent avec eux un dehors impitoyable et exacerbent notre conscience du dedans.

Revenu de toute posture, Laurent Lacotte propose également une grande série photographique de mots écrits en divers lieux traversés, lors de ce que l’artiste appelle, ses « dérives ». Une grande sincérité préside à ce travail débuté il y un an-et-demi lors du premier confinement à l’heure où il fallait pour beaucoup repenser la façon de produire de l’art. Nous découvrons donc dans ces toutes nouvelles productions, que le mode opératoire a quelque peu changé chez Laurent. La lettre et le mot, auparavant concours de circonstances deviennent aujourd’hui pour lui ses outils de mise en lumière de prédilection. Ils sont autant de leviers à échanger plus directement encore avec le public. « Quoi de plus partagé que ces vingt-six lettres de l’alphabet utilisées chaque jour par tou·te·s. Ces vingt-six lettres qui permettent de lire et de dire le monde ? »

De son sac à dos, il a fait un atelier mobile. Toujours muni d’un alphabet de pochoirs, de bombes de peinture aérosol ou de pigments naturels à projeter à l’aide d’une sarbacane, il continue de sillonner les paysages urbains, péri-urbains ou naturels dans lesquels il évolue et marque son passage de mots savamment choisis. De Paris à Marseille, de Londres à Madrid en passant souvent près des littoraux tant aimés, c’est le regard aux aguets qu’il s’empare de situations fortuites mais révélatrices pour collisionner de lettres les maux quotidiens auxquels nous ne prêtons plus attention.

L’amuseur ne nous raconte plus d’histoires et se permet ce nouveau langage qui laissera à chacun·e le soin de se plonger dans l’œuvre afin d'y trouver un morceau du monde. REGARDE nous dit Laurent. À nous donc maintenant d’arrêter de seulement voir. À nous de sentir le potentiel poétique en toute chose. À l’instar d’un simple casque de moto échoué sur une plage un matin et d’entrapercevoir au travers de sa visière ouverte sur l’horizon, une utopie où la bienveillance serait le principal mot d’ordre. Une échappée vers l’ailleurs. Un ailleurs à l’espérance retrouvée.

Léo Marin

Laurent Lacotte

Arpenteur du temps présent, l’artiste fait de l’espace public, observatoire privilégié du monde, son atelier de création plastique depuis plus de dix ans. À l’origine du travail artistique de Laurent Lacotte, il y a la déambulation. Celle-ci s’effectue quotidiennement au cours de cycles temporaires spécifiés. S’il ne sort jamais avec une idée précise en tête, l’artiste revient presque toujours avec un cliché. La démarche s’impose à lui comme une façon de vivre. « Penser comme on marche » fait dire Fernando Pessoa à Alberto Caeiro dans le poème « Le Gardeur de troupeaux ». C’est ce désir sans doute qui pousse Laurent Lacotte à la promenade artistique, guidée par le hasard et l’aléatoire, deux notions centrales de son travail. Ainsi, par dérives successives, apparaîrait l’image.

(…)

L’art de Laurent Lacotte est un art en résistance. Chaque création est conditionnée par une dimension physique et politique. La première s’exprime dans le labeur, qu’il marche, balaye, couse, réponde au téléphone ou encore défonce, la fatigue physique semble la condition requise pour évoquer le monde. Éprouver son corps pour envisager l’autre. Lorsqu’il performe, Laurent Lacotte se met à la place des gens, opère à chaque fois un transfert, ne triche pas. Depuis toujours, il utilise des matériaux fragiles, précaires, périssables dans l’élaboration des ses pièces, si bien que celles-ci sont souvent éphémères. L’artiste est dans l’immédiateté du présent que la photographie lui permet de fixer. Si ses interventions perdurent, c’est parce que les images convoquent, non sans humour mais sans se dérober, la part sombre de l’humanité, les tumultes du monde. De ces dérives humaines, l’artiste dresse un catalogue des gestes de l’anthropocène, subjectivisé, poétisé, politisé.

(…)

Guillaume Lasserre

Michel Dector

Michel Dector arpente pendant de nombreuses années les espaces urbains pour en dévoiler les tumultes dans le duo dector & dupuy. Il s’engage à partir de 2014 dans une pratique en solo, plus sédentaire et plus contemplative en privilégiant une approche picturale.

Extrait de l’entretien avec Michel Dector - Publication à venir (…)

Léo Marin : Le chiffre 1 revient très souvent, Est-ce un outil visuel ? Un motif plus fort que d’autres ?

Michel Dector : La simplicité formelle du 1, faite de lignes droites permet d’explorer l’espace assez facilement. Le 1 a une parenté formelle avec l’homme, il a un corps une tête et un pied. De façon subjective, j’imagine qu’il a été inventé en se souvenant du moment où l’homme s’est mis debout, à l’instant de cette mise en oeuvre du redressement dans lequel se joue quelque chose de l’humanité comme espèce singulière. Cet homme se découvre unique, seul face à la vie et la mort. Et ce faisant, cherche des relations, des partages. C’est pourquoi j’ai mis dans l’exposition à DOC cette série faite de couples de 1. Il s’agit dans ce cas davantage d’un motif que d’un outil visuel. Mais je ne peins pas seulement des chiffres, je peins aussi des formes colorées, simples, autonomes.

LM Mais tu peins toujours sur des draps. Comment est venue l’idée de travailler sur ce support ? Quel type de geste cela engendre-t-il ?

MD Travailler sur des draps souples qui seront accrochés sans châssis est une façon d’échapper au tableau qui me semble appartenir à une forme dominante. Une autre raison est que ce sont des draps anciens qui ont une histoire spécifique. Ils ne sont pas vierges. Ils ont été utilisés pendant plusieurs années, puis relégués dans des armoires avant d’être donnés à Emmaüs ou dans des écocycleries. Ils ont été lavés de nombreuses fois ce qui leur confère une qualité précise selon qu’ils sont en coton, lin, soie, métis.

Ils peuvent être brodés, il y parfois des reprises. Chacun a donc une singularité, une personnalité même. Ce n’est pas un support neutre. Ils sont chargés des récits des autres. Je suis très attentif à leur qualité et à leur singularité. Je pars de leur physicalité. Certains sont beaucoup plus sensuels que d’autres. Suivant la thématique choisie, je tiens plus ou moins compte de cette spécificité. Parfois, le drap lui-même peut déclencher le sujet et la forme. On pourrait dire que le drap passant d’une horizontalité à une verticalité devient le sujet de la peinture. C’est la vie qui s’approprie la peinture au travers du drap.

(…)

Marianne Villère

Marianne Villière est née en 1989 à Nancy. Elle vit et travaille dans un petit village de Lorraine. Après son D.N.S.E.P. à l’École Nationale Supérieure d’Art et de Design de Nancy, elle est diplômée en 2014 en théorie critique (Master CCC) à la Haute École d’Art et Design de Genève et obtient le prix Gianni Motti.

Elle compose des interventions transdisciplinaires, des situations contextuelles et critiques. Ses gestes souvent discrets cherchent des points de bascule, détournent. Elle crée des décalages et permet une mise en jeu, propose une nouvelle donne sensible dans les communs. La microsocio-logie et les théories critiques nourrissent sa posture disruptive, comme son expérience en désobéissance civile. Ces outils l’engagent dans une attention particulière aux marges et se place en soutien de la biodiversité.

En rêve*
Création sonore, 27' 27", 2021
Voix : Pascal Auer

Dans un climat biopolitique sécuritaire où la surveillance des individus se fait de plus en plus ressentir, comment nos inconscients réagissent ? Cet astérisque fait référence à un moment d’écoute, comme un sous-texte nocturne ; l’occasion de prêter attention à nos rêves et cauchemars en relation au contexte sanitaire.

Comment les notions de « distance sociale », « pass sanitaire », « attestations de sortie » s’articulent-elles dans notre inconscient collectif ? Quels imaginaires nous traversent lorsque nous éprouvons au quotidien ces dispositifs de contrôle ?

À travers cette collecte de récits de rêves/cauchemars entremêlés des un·e·s et des autres je cherche à révéler l’ampleur de nos sensibilités invisibles. Hors contrôles, nos imaginaires nocturnes rejouent ce qui se passe, nous offrant autant de lectures des particularités du contexte actuel.





Michel Dector
SC, 2021.
Aérosol sur drap ancien, 200 x 280 cm



Marianne Villière
Face to our Liberty, performance, 2021.
Photographie: Margaux Moritz



En rêve*
Marianne Villière
Création sonore, 27' 27", 2021

**Exposition
personnelle:**

Laurent Lacotte

—
**Dormir à la belle
étoile sur un
lit de galets**

18—26.09.2021
Vernissage:
17.09, 17—21h

Curateur:
Léo Marin

**Expositions
satellites:**

Michel Dector

—
**Des jours avec
la nuit des autres**

Marianne Villière
—
En rêve*

Podcast Présent·e



**Par Camille Bardin
avec Noémie Monier
et Léo Marin.**
34'14"

**Avec le soutien à
un projet artistique
du  Centre
national des arts
plastiques**

Graphisme:
@tom_cazin

Impression:
@@ RISO 2021

DOC
**26 rue
du
Docteur
Potain
75019**
Paris

contact@doc.work
www.doc.work

DOC!